

...Après la bataille, **les prisonniers furent impitoyablement massacrés**. Haywar, chroniqueur du règne d'Édouard VI, évalua leur nombre à **neuf cents**. Cette conduite atroce ternit le blason des troupes royales, ainsi que leurs propres historiens sont contraints de le reconnaître. La bataille se poursuivit le lendemain. Bien qu'ils n'eussent aucune chance de l'emporter, les rebelles résistèrent et soutinrent un combat désespéré, jusqu'à ce qu'il «n'en restât aucun, **tout au plus une poignée**». Lord Grey de Wilton n'avait jamais combattu d'Anglais<sup>1</sup> auparavant ; Hooker atteste qu'il **s'émerveilla de «leur force et de leur bravoure**».

«Ils tenaient leur position avec force et courage, ne l'abandonnant que s'ils avaient perdu membres et vie ; et malgré cela, ils finirent par être tous vaincus, et il n'en survécut qu'une poignée. Ce fut un **grand massacre**, et un âpre combat ; **la force et la bravoure** de leurs hommes furent si grandes que lord Grey lui-même confia qu'en aucune guerre où il s'était trouvé engagé il n'en avait rencontré de semblables, et que jamais il n'avait livré **combat aussi meurtrier**<sup>2</sup>».

La victoire de l'armée royale avait pour conséquence la délivrance de la cité d'Exeter : dans la nuit du 5 août, les rebelles se retirèrent de la ville, ce qui signifiait que la rébellion était vaincue. Mais l'affaire n'était pas achevée pour autant. C'est dans le comté de Devon, le 17 août, qu'eut lieu la dernière bataille rangée, à Sampford Courtenay, là où avait commencé l'insurrection des comtés de l'Ouest. **Deux mille** paysans luttèrent courageusement **contre une armée royale quatre fois supérieure en nombre**, et qui comprenait mille Gallois, dont c'était le premier combat : **la défaite était inévitable ; mille deux cents rebelles trouvèrent la mort**. «Aucune tentative de persuasion ne parvint à les faire fléchir, écrit Hooker, et c'est avec le plus grand courage qu'ils livrèrent bataille. Le combat ne cessa que lorsqu'ils furent pour la plupart **morts ou prisonniers**, dans la ville ou dans les champs avoisinants». Au nombre des morts se trouvait Thomas Underhill, ce **tailleur** de Sampford Courtenay qui, le lundi de Pentecôte, avait **contraint** le curé de sa paroisse, messire Harper, à **revêtir les ornements traditionnels et à célébrer l'ancienne messe en latin, en lieu et place de la nouvelle messe en anglais**.

La rébellion n'était pas terminée pour autant ; des groupes d'insurgés poursuivirent la lutte, faisant retraite dans le Somerset. C'est dans ce comté, à Kings Weston, que, le 29 août, fut livré l'ultime combat :

«Épuisés par des marches forcées, ils n'étaient pas en état de résister aux hommes de Carew. Après **"force massacres et exécutions"**, ils furent défaits ; ils laissaient **cent quatre prisonniers, qui furent tous pendus**, un par un ou deux à deux, à Bath, Frome, Wells, Glastonbury, Ilminster, Dunster, Milverton, Wiveliscombe et en d'autres villes du Somerset».

**Cinq mille habitants de l'Ouest au moins furent tués par armée royale pour la défense pie la messe traditionnelle ; nombre énorme pour l'époque : le Prayer Book de Cranmer avait reçu le baptême du sang**. «Vers la fin du mois d'août, tout était terminé, écrit le professeur Bindoff. Quelques milliers de maisonnées de paysans portaient le deuil de leurs hommes massacrés sur les champs de bataille ; quelques centaines d'autres portaient celui des hommes qui expièrent leur trahison **sur les gibets** d'une douzaine de comtés».

Ainsi que l'écrivit le cardinal Gasquet,

**«le nouveau service ne fut imposé que par le massacre de plusieurs milliers d'Anglais par le gouvernement anglais aidé de mercenaires étrangers**. On vit revenir les jours de terreur du Pèlerinage de Grâce ; pour l'emporter, on eut recours aux **mêmes méthodes, fondées sur la ruse** ; on se livra à la **même effusion de sang, aussi impitoyable**, pour punir les vaincus. Partout, on frappa les esprits de **terreur par le spectacle des exécutions**, fixées aux jours de marché ; par celui des prêtres qui se balançaient au clocher de leur église paroissiale, et celui des têtes de laïcs exposées sur les grand-places des villes».

Au nombre des prêtres exécutés figurait Robert Welsh, curé de l'église Saint-Thomas d'Exeter. Hooker, qui le connaissait bien, le dépeint comme un prêtre doué de nombreuses qualités :

«Cet homme avait beaucoup de qualités. Il n'était pas très grand, mais il était bien proportionné et trapu ; c'était un très bon lutteur et un excellent tireur, que ce fût à l'arc ou à l'arbalète ; il savait manier fusil et canon ; excellent homme des bois... bon compagnon, quelle que fût l'exercice ou l'activité, il était aimable et courtois».

Alors qu'il était l'aumônier des rebelles, Welsh était intervenu pour les empêcher de bombarder Exeter avec des projectiles enflammés qui, en quelques heures seulement, auraient transformé la cité en un tas de cendres, la plupart des bâtiments étant alors construits en bois : «Faites tout ce que vous pourrez pour vous emparer de la cité, que ce soit par la négociation, la force, ou à la pointe de l'épée, les supplia le prêtre, et je serai avec vous et ferai tout ce que je pourrai. Mais brûler une ville, ce qui sera pour tous cause de malheur et ne profitera à personne, cela, je n'y consentirai jamais ! Je m'opposerai de toute ma force à votre entreprise». Sa requête fut entendue, et la cité d'Exeter fut épargnée. Si les rebelles avaient fait preuve de la même inflexibilité que Russell quand il brûlait Clyst, la cité serait tombée, et l'issue de la rébellion aurait sans doute été différente. Le fait d'avoir sauvé Exeter ne valut **aucune pitié** à messire Welsh, une fois qu'il eut été fait prisonnier. La principale charge qui fut retenue contre lui fut **«son opposition énergique à la religion réformée, que manifestait sa prédication efficace à son encontre, et son refus d'abandonner les rites et ornements papistes**».

C'est un **protestant fanatique**, Bernard Duffield, qui fut chargé d'exécuter la sentence. Conformément aux ordres reçus, le gibet fut érigé au sommet du clocher de la propre église de Welsh ; revêtu de ses ornements sacerdotaux, portant,

<sup>1</sup> Note de LHR : Hooker atteste qu'il **s'émerveilla de «leur force et de leur bravoure**» en parlant des anglais. **Rectifions il s'agit d'anglais catholiques**.

<sup>2</sup> Note de LHR : ils combattaient pour leur foi, d'où le courage et la bravoure.

attachés autour de lui, un aspersoir, un goupillon, une clochette, un rosaire et «d'autres pacotilles papistes du même genre», le recteur fut hissé au moyen d'une corde passée autour de sa taille, puis pendu avec des chaînes ; il resta longtemps à se balancer ainsi, en guise d'avertissement pour la population, après avoir affronté la mort avec un silence méprisant. **On le laissa mourir de faim et de froid.** «Il resta pendu au clocher, comme Froude, jusqu'à ce que ses vêtements eussent fini par tomber en lambeaux, et qu'il eût été réduit à l'état de squelette par les corbeaux ; pendant ce temps, en bas, dans l'église Saint-Thomas, l'ordre régnait, et un nouveau recteur disait les prières du culte en anglais». Quand la reine Marie Tudor monta sur le trône en 1553, les restes mortels du supplicé, dit-on, pendaient encore au gibet.

Sans attendre que les chefs de la rébellion eussent été tués ou exécutés, lord Russell avait **distribué leurs terres à ses partisans.** Le dernier acte de la tragédie des comtés de l'Ouest, ce fut l'exécution des chefs de l'insurrection ; elle eut lieu à Tyburn, le 27 janvier 1550. Humphrey Arundell et les autres chefs avaient été conduits d'Exeter à Londres pour y être jugés ; leur escorte avait reçu l'ordre de les tuer plutôt que de laisser quiconque les délivrer pendant le voyage. Pendant la traversée du Devonshire, ils purent voir, à chaque carrefour, suspendu à un gibet, le corps en voie de décomposition de l'un des humbles catholiques qu'ils avaient menés au combat pour la défense de l'ancienne messe, rappel effrayant du **prix qu'il avait fallu payer pour avoir osé s'opposer au nouveau service de Cranmer.** On enferma d'abord les chefs de la rébellion à la prison de Fleet, puis on les transféra à la Tour. Ils furent jugés à Westminster Hall, comme l'avaient été saint John Fisher et saint Thomas More, et leur verdict fut arrêté d'avance, tout comme l'avait été celui des deux saints. Ils furent ensuite détenus à la Tour jusqu'au 27 janvier. Ce jour-là, ils furent traînés sur des claies par les rues de la cité de Londres, jusqu'à Tyburn et ils furent «pendus à ce gibet ; après quoi **on les étendit sur le sol pour les éviscérer, et leurs entrailles furent brûlées sous leurs yeux alors qu'ils étaient encore en vie** ; enfin, ils furent décapités, et on dépeça leurs corps, qui furent divisés en quatre parties pour être exposés selon le bon plaisir du roi». La volonté du roi fut que leurs têtes et les diverses parties de leurs corps fussent ensuite placées aux portes de la cité de Londres.

Par leur mort comme par leur vie, ils avaient montré que pour eux **l'important c'était vraiment la messe.** Par une ironie de l'histoire, la dernière victime de la rébellion de 1549 fut Edward Seymour en personne, duc de Somerset. Évincé du pouvoir, il fut remplacé dans la fonction de lord Protecteur par John Dudley, comte de Warwick, plus tard duc de Northumberland, et il finit par être exécuté en 1552. Une des principales accusations portées contre lui fut la prétendue faiblesse dont il avait fait preuve dans la répression du soulèvement de 1549. On avait même fait courir la rumeur qu'il souhaitait délivrer Gardiner et Bonner emprisonnés, «et ramener l'ancienne messe».

Dans une dépêche qu'il adressait à Venise, l'envoyé de la Sérénissime écrivait que, **«s'il restait encore un chef aux paysans, ils se soulèveraient de nouveau, bien qu'ils aient déjà été rudement châtiés».**

Ordre fut donné de rassembler «les **livres de messe** de l'ancien office de la superstition» et de les **brûler** ; et de s'assurer que les magistrats imposaient bien l'usage du Prayer Book. Les **cloches** des églises qui, ainsi que le disait Russell, avaient été utilisées dans chaque paroisse par les rebelles du comté de Devon «pour ameuter la multitude et la convoquer aux rassemblements», devaient être **descendues**, à l'exception de la plus petite, qui serait laissée en place «pour appeler les paroissiens au sermon et à l'office». C'est ainsi que l'on amena les paysans des comtés de l'Ouest de l'Angleterre à accepter «le très saint service promulgué sur ordre du Parlement pour la prière commune dans la langue maternelle».

Pour conclure cette évocation de l'insurrection de l'Ouest, nous emprunterons au père Philip Caraman un texte qui la résume parfaitement :

«L'histoire de l'insurrection, ainsi que des preuves provenant d'autres sources, montrent que **les changements religieux introduits au cours du règne d'Édouard VI furent aussi peu aimés que le gouvernement qui les avait imposés.** Il n'est d'ailleurs pas téméraire d'affirmer que, n'eût été une erreur stratégique fatale commise par les chefs rebelles, qui vint ajouter à leur malchance et à l'absence de cavalerie, l'histoire religieuse de Angleterre eût peut-être été différente».

## **CHAPITRE QUINZIÈME** **«GARDEZ LA FOI DE VOS PÈRES !»**

«En raison de l'obstination et de l'entêtement de nombreux prêtres et ministres inférieurs des cathédrales et autres églises de ce royaume, et de leur zèle à dissimuler, on vit surgir un schisme extraordinaire, qui s'accompagna d'une **grande diversité dans la manière de célébrer** l'office commun, d'administrer les sacrements et d'accomplir les autres rites et cérémonies de l'Église. Certains, en effet, se soumettant avec zèle aux dispositions arrêtées par le roi, s'y sont conformés avec joie, tandis que d'autres, bien qu'ils mettent moins d'empressement à les accepter, les utilisent au moins en partie, par bribes et non sans dissimuler leurs sentiments ; mais beaucoup, en usant avec désinvolture, et méprisant tous ces rites, persévèrent dans la pratique de leurs anciens usages papistes. »

John Foxe.

La rébellion qui secoua les régions de l'Ouest fut la réaction la plus héroïque et la plus dramatique des simples fidèles au nouveau Prayer Book. Ceux qui combattirent et moururent pour l'ancienne messe le firent, ainsi que l'explique le professeur Hoskins, «sans conteste pour des dizaines de milliers d'autres, qui n'aimaient pas ces changements». Un autre historien protestant, le professeur Owen Chadwick, reconnaît que, même à la fin du court règne d'Édouard VI,

**«la Réforme, en Angleterre, n'avait guère obtenu l'adhésion sincère que d'un petit nombre de savants théologiens, de quelques négociants instruits et de quelques autres membres de la classe moyenne, principalement de Londres ; elle avait aussi gagné la faveur de nobles seigneurs, pour des raisons moins désintéressées».**

Bucer se plaignait des gens dont le soutien qu'ils apportaient aux réformes n'était que **«rapacité d'hommes désireux de s'emparer des richesses de l'Église».** Il y avait **beaucoup d'argent à gagner dans la Réforme** pour ceux qui avaient le goût et l'occasion de le faire ! Dans un sermon prononcé devant le roi et la cour en mars 1550, le Dr John Po-

net attaqua ceux qui s'opposaient à la Réforme. Il se plaignit de ceux qui foulait aux pieds la très sainte parole de Dieu. «Croyez, disent-ils, **comme vos ancêtres ont cru avant vous** ; et, dans cet esprit, ils conseillent à tous de **résister** et de **demeurer figés dans leur immobilité, sans chercher plus loin**». Cette attitude, déplore-t-il, signifie que l'on accepte «la messe papiste et toutes ces fadaïses». Et il ajoute :

«Ces discours... sont répandus dans le peuple par les juges au cours de leurs tournées et par les juges de paix qui sont infatués de papisme, par les évêques et leurs représentants dans les synodes et les autres assemblées ecclésiastiques, par les maîtres en leurs collèges, les intendants en leurs conseils, par les prêtres quand ils entendent les confessions, et par tous ceux qui n'ont pas d'autre préoccupation que la destruction pure et simple du royaume du Christ et de toute la doctrine chrétienne, et le rétablissement de la doctrine et du règne de l'Antéchrist romain, pour le plus grand déshonneur de Dieu... L'évêque et ses représentants persuadent aux prêtres du comté qu'ils doivent aussi conserver les anciens us et coutumes de l'Église, et croire et agir comme l'Église croit et leur a enseigné à croire, entendant par Église l'Église de Rome, bien qu'ils ne le disent pas expressément».

Le D' Ponet se montre particulièrement sévère à l'égard des maîtres qui «déversent ces propos dans les oreilles de leurs élèves. Oh ! Quel mal font ces maîtres papistes ! Ils corrompent tout, très noble prince, déversant le poison de leur papisme dans les oreilles des enfants en leur jeune âge». Il ajoute que le zèle de ces maîtres d'école papistes est tel que, chaque fois qu'ils découvrent dans le père d'un de leurs élèves un partisan des réformes, le pauvre garçon se fait fouetter «trois fois plus que ses camarades». Peut-être était-ce une illustration de l'adage biblique selon lequel les péchés des pères retombent sur leurs enfants.

Un autre témoignage protestant atteste le **peu de soutien que recueillent les réformes** ; il nous vient de Bucer. On note avec intérêt que Bucer fait preuve d'une intelligence pénétrante de ce que l'on appellerait de nos jours les principes de la sociologie religieuse, quand il explique que c'est folie d'imposer des changements radicaux à des gens qui ne les comprennent pas et qui n'y sont pas préparés. En 1551, dans une lettre adressée au roi, il écrit :

«Votre Majesté a déjà éprouvé par expérience la gravité des périls qui n'ont pas manqué de survenir quand on a enlevé par la force à votre peuple un **faux culte**, sans l'avoir préalablement instruit. On lui a arraché à force de proclamations les instruments de l'impiété, et on lui a imposé par ordre du roi l'observance de la vraie religion. Pour ces motifs, certains sont entrés dans la voie d'une affreuse sédition ; d'autres ont causé de dangereuses dissensions dans l'État, et, aujourd'hui encore, partout où ils le peuvent, ils fomentent de nouveaux troubles et ne cessent d'aggraver ceux qui ont déjà été suscités. Certains modifient la forme prescrite pour le service divin, afin d'en faire une véritable mascarade papiste. Bien que le service soit maintenant célébré en langue vulgaire, les "sacrificateurs" le disent exprès de façon si indistincte qu'il est inintelligible, tandis que le peuple refuse tout simplement de comprendre ou d'écouter. Bien des prêtres célèbrent la sainte cène du Christ comme la messe papiste, et le peuple y assiste sans avoir d'autre intention que d'assister à la messe elle-même. Presque personne ne communie à la table du Seigneur, sinon le prêtre et le sacristain, qui ne le fait qu'à contrecœur».

Ce que l'on pourrait appeler une sorte de **résistance passive** aux innovations liturgiques était apparu au cours du règne d'Henri VIII, à propos de faits comme l'interdiction des cierges devant les images. Le Dr Eamon Duffy donne des exemples de ce qu'il nomme une «**résistance silencieuse**» à l'égard de la suppression drastique des fêtes de saints, qui eut lieu en 1536 :

«Au cours des années 1540, les autorités henriciennes durent affronter une résistance silencieuse à l'élimination de ces jours de fête du calendrier ; l'évêque Vesey se plaignait de ce que, dans les régions de l'Ouest, "à l'occasion de différentes fêtes de saints, les pêcheurs et les populations qui vivent au bord de la mer ne veulent pas aller pêcher pour gagner leur subsistance et approvisionner leurs voisins". Le jour de la Saint-Éloi, les maréchaux-ferrants refusaient de ferrer "un seul cheval, quelque besoin qu'on en eût". "Le même jour, certains rouliers ne veulent transporter ni foin ni aucune autre marchandise nécessaire aux besoins des gens"».

Il ressort des dispositions mêmes de l'Acte d'uniformité que les réformateurs s'attendaient à rencontrer une vive résistance. On y interdisait en effet «tout interlude, divertissement, chant, prose ou toute autre parole constituant ouvertement une altération, corruption, dérision dudit livre (de la Prière commune), ou de tout ce qu'il contient». Un autre témoignage sur l'étendue de la résistance conservatrice nous est donné par Pierre-Martyr :

«Bien des choses restent à faire, que nous possédons plus en espérance qu'en réalité. **L'obstination des évêques est incroyable**. Ils nous résistent de toutes leurs forces ; néanmoins, quelques-uns, très peu nombreux à vrai dire, sont favorables à notre entreprise. Est-il besoin de rappeler le labeur du Très Révérend archevêque de Cantorbéry [Cranmer] : tout ce qui leur a été arraché jusqu'à présent, nous l'avons acquis uniquement grâce au travail, à l'activité et à l'obstination de ce prélat ; et ce nous est une cause d'encouragement de penser que ce qui a déjà été acquis ne cesse de se développer».

**Les défenseurs de l'ancienne foi étaient pleinement conscients du caractère équivoque du nouveau livre de prières**, et ils ne tardèrent pas à faire remarquer les **importantes omissions** qu'il présentait, en particulier celle «de tout mot ou expression qui parle de **sacrifice**». Le Conseil du roi releva immédiatement cette opposition, témoignant ainsi des formes qu'elle prenait. Bonner, le très conservateur évêque de Londres, fut une belle écharde au flanc des réformateurs. On le critique souvent pour sa conduite implacable dans la persécution des protestants sous le règne de Marie Tudor ; on ne saurait oublier pour autant les persécutions et les humiliations qu'il eut à subir sous le règne d'Édouard VI.

Dans une lettre adressée à Bonner en date du 25 juillet 1549, le roi et son Conseil se plaignent de ce que le nouveau livre (de prières) «demeure inconnu ou inutilisé en de nombreux endroits du royaume», ou qu'il l'est de telle façon que «le peuple n'en retire pas cette délectation spirituelle que les bons chrétiens sont en droit d'éprouver». Le 10 août de la même année, Bonner fut convoqué devant les lords du Conseil qui lui firent tenir certaines injonctions pour sa conduite à venir. On y déplorait que «bien des gens, tant dans notre cité de Londres qu'en d'autres lieux de votre diocèse, ne se rassemblent que très rarement, et moins souvent qu'il n'était accoutumé jusqu'à présent, pour la prière commune et la

sainte cène». En outre, (on se plaint aussi) «que tant à Londres qu'en d'autres parties de votre diocèse, d'aucuns hantent et fréquentent des messes et des rites étrangers, et dédaignent ou s'abstiennent de louer Dieu et de prier pour Sa Majesté selon les rites et cérémonies approuvés dans ce royaume, et qui ont été établis par notre autorité». Bonner ne tint aucun compte de ces avertissements et, le 13 septembre, il fut formellement accusé de «non-conformité» devant les membres de la commission pour les affaires ecclésiastiques, sur plainte de Latimer et de Hooper. L'un des chefs d'accusation était ainsi formulé :

«De même, que vous savez, ou avez ouï dire, que d'aucuns, dans votre diocèse, depuis que lesdites injonctions vous ont été remises, ont entendu la messe ou les vêpres, y ont assisté ou les ont célébrées, en latin et selon l'ancien rite, autre que celui qui est prévu par le livre de Sa Majesté le Roi»

Enfin, le 15 septembre, l'évêque Bonner eut le sentiment que, s'il continuait à s'abstenir de toute **protestation publique** contre les réformes, cette attitude «pourrait être interprétée comme une acceptation des doctrines hérétiques». Il avait été contraint d'autoriser un protestant à prêcher à Saint-Paul, sa propre cathédrale ; quand, au cours de son sermon, le prédicateur se lança dans une diatribe «contre le saint sacrement, niant que le vrai corps et le vrai sang y fussent vraiment présents», l'évêque se leva et quitta l'église. Quatre jours plus tard, il expliquait à Cranmer : «Il y a trois choses que je possède : quelques biens, une pauvre carcasse, et mon âme ; des deux premiers vous pouvez vous saisir, bien que vous n'en ayez pas le droit ; mais, pour ce qui est de mon âme, vous ne pouvez l'avoir, *quia anima mea in manibus meis semper*» **Le soir même, on le conduisit à la prison de Marshalsea**<sup>1</sup>.

Après l'imposition, au cours de l'année **1549**, du «nouvel ordre uniforme du culte», et la répression des soulèvements populaires, **le mouvement de «protestantisation» s'accéléra**.

«Un **Acte du Parlement**, confirmé par une proclamation royale, prescrivit que tous les anciens livres de messe, que les récalcitrants continuaient à utiliser, fussent remis ou détruits ; les évêques réformateurs se mirent à traquer avec diligence les survivances de la "superstition papiste" dans la liturgie ; on entreprit de dépouiller les églises de leurs ornements, et on peignit sur les murs des textes hostiles à la présence réelle et à la messe».

Cette phase de la Réforme édouardienne est qualifiée par un historien protestant, le professeur S. T. Bindoff, de **phase "essentiellement destructrice"** :

«On y prescrivit la destruction de tous les livres d'offices autres que le Prayer Book et le livre d'heures d'Henri VIII, ainsi que celle de toutes les statues et peintures religieuses qui subsistaient encore. "Tous les livres appelés antiphonaires, missels, processionals, manuels, légendes<sup>2</sup>, pyxes<sup>3</sup>, portuyses<sup>4</sup>, livres d'heures en latin ou en anglais, cowchers<sup>5</sup>, diurnals", disait le catalogue qui énumérait ces œuvres délicates produites par la foi et l'art du Moyen Âge, et qui devaient être "supprimées, détruites et interdites à jamais", au profit de l'austérité du Prayer Book imprimé. Et, dans la **fureur destructrice** qui s'ensuivit, on détruisit bien plus encore que ne le prévoyait cet inventaire pourtant exhaustif. A Oxford, Richard Cox, le vice-chancelier (vice-chancellor) gagna le sobriquet de cancellor<sup>6</sup>, pour le zèle qu'il mit à proscrire, avec les liturgies condamnées, **des manuscrits et des livres sans prix** qui n'avaient d'autres traces de superstition que leurs décorations faites de figures géométriques ou de lettres rouges».

Nous avons déjà cité Bucer, qui se plaignait de la façon dont le clergé conservateur célébrait le nouveau service de la sainte cène : comme s'il se fût agi de la messe. L'évêque le plus protestant du règne d'Édouard, Hooper, exprima l'indignation que lui causait cette pratique dans une lettre adressée à son ami Bullinger, dans laquelle il se lamentait :

«Ici, en bien des églises, les autels sont transformés en tables. La célébration publique de la sainte cène est fort éloignée de ce qui a été institué par Notre-Seigneur. Bien que la communion soit administrée sous les deux espèces, en certains lieux, néanmoins, la cène est célébrée trois fois par jour. Là où on avait coutume jusqu'à présent de célébrer le matin la messe des apôtres, on a maintenant la sainte cène des apôtres ; là où on célébrait la messe de la vierge, on a maintenant la cène qu'ils nomment cène de la vierge ; là où on célébrait la messe principale, ou grand-messe, on a maintenant la grand-cène. Ils ont conservé l'usage des ornements et les cierges devant les autels ; dans les églises, ils psalmodient toujours les heures et les hymnes de la sainte cène, mais ils le font dans notre langue. Et, pour que le papisme ne meure pas, les prêtres-de-la-messe, bien que contraints d'abandonner l'usage du latin, prennent grand soin de conserver le ton et la façon de psalmodier qu'ils utilisaient jusqu'ici dans le papisme. Dieu sait quels dangers et quelles angoisses nous font courir des hommes de cette sorte».

Voici ce qu'écrivit à ce propos le cardinal Gasquet :

«Non seulement la célébration de la cène ressemblait extérieurement à la messe, mais l'antique messe elle-même était **toujours dite en secret par certains prêtres**. Même à la fin du règne d'Édouard, Bernard Gilpin, petit-neveu de l'évêque Tunstall (Evêque de Durham) bien qu'il fût lui-même détenteur d'une licence royale comme prédicateur de la doctrine réformée pour toute l'étendue du royaume, continuait "parfois à dire la messe, mais il ne le faisait que rarement et en privé". Si tel était le comportement d'un homme qui avait partie liée avec les novateurs, on peut penser qu'il en allait de même chez nombre de ceux qui avaient le zèle des anciennes doctrines». Un témoignage éloquent de la **fidélité d'une bonne partie du clergé** aux pratiques traditionnelles se trouve dans les comptes rendus d'une visite du diocèse

<sup>1</sup> Marshalsea : désigne une prison sise à Southwark, sur la rive droite de la Tamise, au sud de Londres, prison qui était du ressort du maréchal de la Maison du Roi, d'où son nom.

<sup>2</sup> Légendes : désigne ici les recueils des leçons de matines (ou lectures, du latin *legendum*, *legendus*, formes verbales de *legere*) consacrées à la vie du saint dont on célèbre la fête

<sup>3</sup> Pyxes : sorte de calendrier et de recueil des règles le concernant, qui indiquait notamment les préséances entre les différentes fêtes, ou les règles qui s'appliquaient aux fêtes tombant pendant certains temps liturgiques

<sup>4</sup> Portuyses : de *portuary*, mot qui désigne le bréviaire, de format réduit, et donc portatif, par opposition aux livres de chœur, que leur volume ne permettait pas de porter avec soi.

<sup>5</sup> Cowchers : désigne un grand livre qui reste posé pour usage sur un pupitre, un lutrin ou une table.

<sup>6</sup> Cancellor : jeu de mots sur *chancellor*, «chancelier», et *cancel*, «annuler, supprimer».

de Londres, effectuée par Nicholas Ridley au cours de la quatrième année du règne d'Edouard VI, deux ans après l'imposition du premier Prayer Book. Les visiteurs avaient reçu pour instructions de chercher les défaillances humaines dans le clergé réformé, et de découvrir «si vos ministres, ou d'autres, se sont rendus coupables d'adultère, de fornication, d'inconduite, de débauche, ou en sont fortement soupçonnés ; ou s'ils s'adonnent habituellement à l'ivrognerie, où s'ils sont emportés, ou blasphémateurs du saint nom de Dieu».

On les chargeait aussi de rechercher

«Si un ministre se sert volontairement et obstinément d'un rite, d'une cérémonie, d'un ordre, d'une forme sacramentelle, d'un rite de la sainte cène, d'une forme de prière du matin ou du soir, de l'administration des sacrements ou de prières publiques autres que ce qui est prescrit dans le livre du culte public (Book of Common Prayer)...

«Si certains continuent à célébrer les fêtes chômées, publiques ou privées, comme les fêtes des corporations de boulangers, savetiers, brasseurs, forgerons et autres.

«Si certains ont l'habitude de bénir l'eau, le pain, le sel, les cloches, les cierges le jour de la Chandeleur, les cendres le mercredi des cendres, les rameaux le dimanche des rameaux, les fonts baptismaux le veille de Pâques, le feu à Pâques, ou s'il y a des tombeaux le vendredi saint...

«S'il y a des images dans vos églises, ou des tabernacles, des reliquaires, des châsses, des cierges, des bougies, des miracles simulés ou prétendus dans vos églises ou maisons particulières».

Les véritables sentiments des membres du clergé paroissial, qui étaient en contradiction avec la conduite que, pour des motifs divers, ils avaient décidé d'adopter, sont fort bien illustrés par l'histoire de l'un d'eux, telle que nous la conte le professeur protestant W. G. Hoskins. Celui-ci montre comment les registres de la paroisse de Morebath, dans le Devon, où Christopher Trychay fut curé de 1520 à 1573, reflètent les changements qui affectèrent la religion.

«Nous voyons comment la Réforme fit sentir ses effets dans cette paroisse, dont aucun changement de recteur ne vint compliquer l'existence, et qui ne connut pas la venue d'hommes nouveaux, imbus d'idées également nouvelles. Au cours de l'année **1547**, on voit le recteur acheter à Exeter, où il le fait aussi bénir, un nouvel ornement noir (pour les messes de *requiem*) ; cet ornement est en partie le fruit des modestes offrandes de ses paroissiens ; il leur en exprime sa gratitude et en rend grâce à Dieu : rien ne laisse alors prévoir les changements qui ne vont pas tarder à survenir. A la même époque, on fait redorer la grande croix et raviver les images. Puis, à la fin de l'année 1547, mention est faite d'un voyage effectué par trois hommes et les "grands marguilliers", qui se rendent à cheval à Tiverton afin d'y rencontrer les représentants du pouvoir royal "pour y répondre au sujet des chapelles de fondations mortuaires". **1548** voit la dispersion des ornements ; on ne procède pas à leur destruction ou à leur vente : on les répartit entre les principaux fermiers de la paroisse, afin de les mettre en lieu sûr. En **1549**, on achète le "livre d'Erasmus" et le "premier livre de la sainte cène". Nombreuses allées et venues à cheval jusqu'à Tiverton ou Exeter. En **1551**, on paie à John Lowsmpe trois shillings pour l'enlèvement des autels latéraux et du jubé ; on vend à un dinandier d'Exeter l'or des images de l'église.

**Survient alors la période bénie du règne de Marie Tudor, accueilli avec soulagement** : les ornements font retour de la ferme à l'église ; on sort les images de leurs cachettes, et le curé, qui n'avait jamais laissé échapper un mot de regret quand il consignait, année par année et point par point, le dépouillement de son église, laisse maintenant parler son cœur, à l'heure où l'on restaure la foi catholique : "Item, de John Williams de Berry nous avons recouvré un tableau de Marie et du roi et de la reine concernant saint Georges. Reçu de même de William Morse, demeurant à Lighten, un tableau de Jean. Et de la veuve Jurdyn des traînes et des nœuds. Et de plusieurs autres personnes ont été recouverts des décorations et des livres, et divers autres objets provenant de notre jubé. En bons et fidèles chrétiens, ils les ont rendus à notre église, et ils ont ainsi montré qu'ils agissaient en bons catholiques".

«Cela se passait en **1555**. L'année suivante, on relève l'autel latéral, dédié à saint Sidwell, ainsi que le jubé. Puis, en **1562, tout recommence, et tout au long des années soixante et soixante-dix nous voyons s'effectuer les petits changements qui devaient donner naissance à l'Église d'Angleterre** : en **1568**, on place les commandements de chaque côté de l'autel ; en **1570**, on parle de la table de la sainte cène (plus question de l'appeler le maître-autel, avec sa croix dorée et son ciborium) ; à Exeter, on achète le livre du Dr Jewel, traduction de son *Apologia pro Ecclesia anglicana*, ainsi qu'une chaîne destinée à en assurer la fixation. Le vieux curé est toujours là. Il passe le plus clair de son temps à somnoler dans sa cure, ou il gagne l'église à petits pas pour y exercer son ministère ; mais il était bien le seul, qu'il s'agit des hommes ou des choses, à ne pas avoir changé au cours de ce demi-siècle. Est-il besoin de s'interroger sur les pensées qui l'habitaient en sa vieillesse ?»

Citons encore Mgr Hughes :

«**Le clergé** qui refusait de se servir du livre de 1549, ou qui le critiquait, ou qui en utilisait un autre (même dans les chapelles privées) **s'exposait à une suspension de traitement d'un an et à six mois d'emprisonnement** ; en cas de **récidive**, on risquait de perdre sa charge, et d'être **condamné à un an de prison** ; la **troisième fois, c'était la prison à perpétuité**. **Pour les laïcs** qui critiquaient le nouveau rite, ou s'opposaient à sa célébration, ou qui en faisaient célébrer un autre, étaient aussi prévues **amendes ou peines de prison** : dix livres d'amende ou trois mois d'emprisonnement pour une première condamnation ; vingt livres ou six mois pour une seconde, et la **confiscation de tous les biens et l'emprisonnement à vie en cas de nouvelle récidive**. La nouvelle loi de 1552 commençait par déplorer qu'en dépit "du très saint service institué sur ordre du Parlement pour la prière commune en langue maternelle", qui est "cause de grand réconfort pour tous les bons fidèles" désireux de mener une vie chrétienne, "un grand nombre de gens en diverses régions du royaume... refusent de se rendre à l'église de leur paroisse et dans les autres lieux où l'on célèbre la prière commune". **S'abstenir d'assister aux offices les dimanches et fêtes** et "d'y demeurer dans l'ordre et le calme pendant le temps de l'office" devint donc une **faute**, que les évêques furent autorisés à punir de censures comme l'excommunication, "conformément aux lois ecclésiastiques établies par le roi" ; tandis que les peines prévues en 1549 s'appliquent maintenant au livre de 1552, qui est, dit-on, le livre précédent "développé et parachevé". On institue en outre un **délit nouveau** : quiconque assistera à des offices, "à l'administration de sacrements, à l'ordination ou institution de ministres

dans les églises" ou à toute cérémonie accomplie autrement que prévu dans le Prayer Book, sera condamné, s'il est reconnu coupable, **la première fois à six mois d'emprisonnement, la seconde à un an de la même peine, la troisième fois à l'emprisonnement à perpétuité.**

« Telles sont les premières peines qui furent fixées par la loi en Angleterre pour le crime jusque-là inconnu d'assistance à la messe ou de réception des sacrements comme on les avait toujours reçus depuis que saint Augustin était venu convertir les Anglais, plus de mille ans auparavant ».

Au début du chapitre XI, nous avons évoqué le tableau que brosse Mgr Hughes de la situation religieuse en Angleterre à l'aube du règne d'Édouard VI. Voici en quels termes le professeur Chadwick, historien anglican, décrit l'étendue et les conséquences des changements religieux intervenus pendant ce règne :

« Sous le protectorat du duc de Northumberland, le parti des réformateurs parvint à entreprendre en Angleterre tout ce qu'avait accompli une ville allemande ou suisse. Les réformateurs composèrent une liturgie nouvelle et simplifiée, en vernaculaire, avec une doctrine eucharistique **venue de Suisse** ; ils publièrent un nouvel exposé de la doctrine, conforme, au moins dans ses grandes lignes, au modèle établi par la **théologie suisse** (les Quarante-deux Articles de 1553). Ils dépouillèrent les églises de leurs images et de leurs autels latéraux, remplacèrent le maître-autel par une table de la sainte cène, proscrivirent l'usage des cérémonies autres que celles qui étaient prévues dans le Prayer Book, et sécularisèrent une partie des biens de l'Église. Ils réduisirent l'autorité des évêques en poursuivant la politique d'Henri VIII, qui substituait à cette autorité l'exercice direct de la suprématie royale. **Quand les évêques refusaient de se rallier à cette réforme, on les déposait et on procédait à leur remplacement** : Bonner de Londres, Gardiner de Winchester, Tunstall de Durham, Day de Chichester, Heath de Worcester furent ainsi remplacés ».

Le **manque de sympathie populaire pour la junte protestante** qui avait gouverné le pays au nom du jeune roi malade se révéla au grand jour quand le Protecteur Northumberland essaya d'installer sur le trône la reine fantoche lady Jane Grey, en s'imaginant que cette usurpation allait entraîner le soutien enthousiaste de la population, convaincue de la supériorité du nouvel ordre religieux. Il y avait plus de cinquante ans que l'Angleterre n'avait pas connu de conflit armé autour du trône, mais, ainsi que le dit le professeur Bindoff, cette fois il n'y eut pas même une simple bataille : « La petite troupe de Northumberland n'était pas de taille à **s'opposer aux milliers d'hommes qui se rallièrent à Marie**, dans la plus grande manifestation de loyalisme dont ait jamais bénéficié un Tudor ».

Le professeur Bindoff observe que, peu **après l'avènement de Marie Tudor**,

**« les premiers signes d'encouragement du gouvernement à l'adresse des prêtres en faveur de la restauration de la liturgie catholique »** suscitèrent quelques manifestations d'hostilité, en particulier à Londres ; mais bientôt on célébrait la messe dans les églises de la cité, "non sur ordre, mais en raison de la dévotion du peuple" ; on recevait des nouvelles de son libre rétablissement à travers tout le pays ».

**Le catholicisme se mit à reflourir sous le règne de Marie :**

« Avec empressement autels, images, crucifix, chandeliers furent remis en place dans les églises, et l'importance des dépenses effectuées dans les paroisses pour les objets du culte évoque davantage l'enthousiasme religieux qu'un conformisme réticent... Les perspectives d'avenir semblaient favorables. Dans les églises paroissiales, au moins, les dommages causés par la Réforme furent réparés, et **le recrutement du clergé connut un nouvel essor**, pour la première fois depuis les années 1520. De désespoir, les écrivains protestants en exil lançaient des **appels à la rébellion, afin de renverser le régime de Marie avant que le rétablissement du catholicisme ne fût devenu irréversible** ».

Même après que le protestantisme eut été imposé de nouveau sous le règne d'Elisabeth, **le peuple était toujours catholique de cœur** ; et non seulement les humbles fidèles, mais aussi **les fidèles instruits d'Oxford et de Cambridge**. En **1559**, John Jewel, le célèbre apologiste anglican (évêque de Salisbury de 1560 à 1571), se lamentait :

« Nos universités sont dans un tel état de décadence et de ruine qu'il n'existe guère plus de deux personnes à Oxford qui pensent comme nous ; et ils ont eux-mêmes l'âme si déprimée et brisée qu'ils ne peuvent rien faire. Ce moine méprisable, Soto, et un autre moine espagnol, dont j'ignore le nom, ont tellement déraciné tout ce que Pierre-Martyr avait si bien planté qu'ils ont complètement dévasté la vigne du Seigneur. **On a peine à croire qu'une telle désolation ait pu être réalisée en un temps si court [c'est-à-dire pendant le règne de Marie Tudor]** ».

En **1569**, vingt ans après le soulèvement de l'Ouest, les habitants du nord de l'Angleterre se soulevèrent à leur tour ; ce fut une **dernière tentative, courageuse, mais voué à l'échec, pour restaurer la foi catholique** :

« Quand le soulèvement de 1569 atteignit Durham, **et que l'ancienne religion y fut rétablie pour une courte<sup>1</sup> période**, les pierres d'autel et les bénitiers qui avaient été déposés et cachés pour la seconde fois au début du règne d'Elisabeth ne tardèrent pas à être remis en place, et la messe fut de nouveau célébrée à la cathédrale de Durham et dans les églises voisines ».

Les bouleversements qui affectèrent la religion eurent pour conséquence, dans la vie de la nation, un **déplorable déclin de la moralité publique et privée<sup>2</sup>**. Certains protestants aimeraient faire de ce déclin l'héritage du passé ; mais, ainsi que l'explique l'éminent historien anglican de l'Angleterre Tudor qu'est le professeur S. T. Bindoff,

« les faits sont incontestables. En quelque endroit que se porte le regard, de la cour et des milieux proches du pouvoir aux villages et aux paroisses, et quelque témoignage que l'on invoque, des vigoureuses accusations de Latimer aux faits précis et aux chiffres que nous livrent les comptes rendus des visites épiscopales et royales, partout le tableau est toujours aussi sombre ; y dominant, dans des proportions effrayantes, **irréligion, irrévérence et immoralité** ».

<sup>1</sup> Note de LHR : **grande leçon. Courte période de libération pour connaître les vrais fidèles, suivie d'une persécution pire et définitive. Telle est l'explication du règne de Benoît XVI : une pause avant la persécution totale.**

<sup>2</sup> Note de LHR : fruits d'une vie sans la grâce.